

CINEMA

Peindre ou faire l'amour

Echangisme
à l'eau de rose:
un film qui manque
d'audace

Le sujet abordé par Arnaud et Jean-Marie Larrieu n'a rien de facile et son approche l'est encore moins. Le thème délicat de l'échangisme n'apparaît d'ailleurs qu'après une bonne demie-heure d'un film qui débute tout en finesse. Peindre ou faire l'amour, en compétition pour Cannes 2005, est tout sauf un film au parfum de scandale. Tout au

plus aborde-t-il l'échangisme sous l'angle d'un couple de quincagénaires bourgeois qui trouve dans cette pratique un "trompe-l'ennui" certain.

Face au grand silence d'un impressionnant paysage d'Ardèche, Madeleine (Sabine Azéma) se demande comment faire entrer tant de beauté dans son tableau. Alors que Madeleine prépare

ses couleurs avec méthode, un homme surgit au loin, pour lentement s'approcher d'elle. Il est aveugle et ce sont les senteurs particulières des couleurs en préparation qui l'ont détourné de sa promenade. Adam (Sergi Lopez) engage la conversation et désigne une maison en ruine que Madeleine n'avait pas vue sur la gauche. Elle y voit plus

qu'une belle vue pour un tableau. Elle y voit la solution à la période difficile qu'elle traverse avec son époux William (Daniel Auteuil), préretraité de Météo-France et passablement déprimé. Très rapidement, William se laisse séduire par les nouvelles perspectives que cette maison offre: de quoi s'occuper!

Carré amoureux

Dans ce renouveau de la vie, le couple William-Madeleine retrouve, loin de la ville et de leurs amis habituels, un souffle qu'il semblait avoir perdu. Tout, dans le film des frères Larrieu nous porte doucement vers ce changement: le cadrage intimiste, le confort "cosy" de la maison, le paysage alentour.

Ce nouvel élan les portera à se lier d'amitié avec Adam et sa femme Eva. Lorsque la maison de ces derniers est détruite par les flammes, Madeleine et William n'hésitent pas à les héberger chez eux. C'est le moment le plus fort, le plus consistant de l'histoire, lorsque se développe une intimité amicale qui amènera les deux couples à se rapprocher de plus en plus, avec le désir qui plane sans qu'aucun n'ose sauter le pas.

Une étape qu'ils franchiront finalement lorsque Adam propose à Madeleine de l'accompagner pour la nuit, laissant Eva et William à la découverte l'un de l'autre. La crise morale qui accablera Madeleine et William sera de bien courte durée face au plaisir

qu'ils retirent de ce carré amoureux. S'il y a un reproche à faire aux frères Larrieu, c'est de ne pas avoir su tirer profit de la seconde moitié du film. Les deux réalisateurs effleurent à peine les questionnements des deux personnages à propos des conséquences de cette nouvelle pratique sur leur couple. Quant à la connivence silencieuse qui unit Madeleine et William, elle semble plus due aux limites du scénario qu'à une finesse intimiste voulue.

Reste un carré d'acteurs irréprochables et quelques scènes superbes où il se passe vraiment quelque chose, par exemple lorsque l'aveugle Adam ramène ses deux amis dans le noir absolu de la forêt. L'écran reste noir pendant plus de deux minutes, ne laissant passer que le son, l'angoisse dans les voix de Madeleine et William, obligés de s'en remettre complètement à Adam.

Et si, finalement, les réalisateurs n'avaient pas cherché à creuser plus loin que la présentation d'une jolie carte postale à peine audacieuse, un rien ennuyeuse? Ici, on n'enfonce pas de barrières morales, on entrouvre à peine la porte d'un consumérisme sexuel destiné à mettre un peu de piment dans un couple à l'âge de la préretraite.

Séverine Rossewy



Sabine Azéma hésite entre la peinture ... et l'amour.

A l' Utopia

AUDIOVISUEL

Faisons la fête

Alors qu'on s'investit
beaucoup dans la
distribution du 2e
"Lëtzebuenger Filmpräis",
les problèmes
fondamentaux du secteur
de l'audiovisuel
luxembourgeois tardent à
être attaqués.

(rw) - Ce ne sera plus dans les Rotondes, fermées pour travaux, que va être distribué le "Lëtzebuenger Filmpräis" 2005, mais dans les murs de l'ancienne brasserie Mousel. La remise de ce prix, distribué ensemble par le gouvernement et les professionnelles du secteur, devait avoir lieu tous les ans. Mais il s'est déjà avéré en 2003, lors de la première remise, qu'avec un nombre de nouveaux films assez limité, on risque de devoir récompenser presque chaque production.

A voir si avec la présentatrice annoncée - Désirée Nosbusch - le déroulement de la soirée du 14 octobre sera plus original qu'il y a deux ans, lorsqu'on avait tenté de mimer la distribution des oscars. Une véritable innovation consiste en tout cas dans le fait qu'il y aura un prix du public. Par contre, pour le prix du meilleur film luxembourgeois, on n'a toujours pas osé différencier entre films de fiction, d'animation et documentaires. En 2003, cela avait amené le jury à scinder ce prix en deux afin de pouvoir récompenser "L'homme au cigare" d'Andy Bausch autant que "J'ai toujours voulu être une sainte" de Geneviève Mersch. Mais

François Biltgen, ministre de la culture, a précisé lors d'une conférence de presse ce mercredi qu'il appartiendra au jury de fixer sa propre ligne de conduite. Tâche délicate pour ce jury qui ne compte pas que des spécialistes: les producteurs ont préféré envoyer une certaine Maria-Teresa Mestre, connue pour son titre de grande-duchesse.

François Biltgen et Jean-Louis Schiltz, ministre délégué aux communications, ont profité de l'occasion pour présenter le rapport 2004 du Fonds national de soutien à la production audiovisuelle. Si par rapport à 2003, la dotation budgétaire de ce fonds avait baissé de 4,5 à 4 millions d'euros (voir dossier du wxxx dans le n° 766), les ministres ont argumenté que les moyens financiers ont pu être distribués de façon plus ciblée. Néanmoins, un regard dans le budget 2005 montre que pour cette année-ci, la dotation s'élève de nouveau à 4,5 millions, signe que l'industrie audiovisuelle luxembourgeoise a toujours besoin d'un soutien financier substantiel.

C'est là que le bât blesse, car face aux règles de plus en plus strictes de libre concurren-

rence dans l'Union européenne, le Luxembourg s'enlise de plus en plus dans sa double logique de soutien aux films authentiquement luxembourgeois et de développement d'un créneau pour la production de films internationaux. L'exemple du court-métrage "Butterflies" primé il y a quelques semaines au festival de Locarno, qui n'avait pas bénéficié d'aides financières parce que réalisé en langue anglaise, vient d'être soulevé par le "Land". D'un autre côté, le système du tax-shelter est de plus en plus concurrencé par des concepts financiers analogues, belges et français. Ce qui fait dire à un produc-

teur luxembourgeois que le secteur audiovisuel reste précaire: "Le Luxembourg doit trouver de nouvelles solutions. A Cannes, l'Union luxembourgeoise de la production audiovisuelle (ULPA) s'était concertée avec le ministre Schiltz, mais depuis, nous n'avons pas eu de nouvelles propositions. Puisque la loi sur les certificats d'investissement audiovisuel expirera en 2008, pourquoi ne pas d'ores et déjà élaborer un nouveau texte?"

Jean-Louis Schiltz est d'accord pour aller dans cette voie et annonce une réforme pour l'hiver au plus tard. L'ULPA propose de réformer les

critères sur le caractère national en faveur du niveau technique de la production plutôt qu'à celui du contenu et de l'input artistique. A la longue, il faut cependant admettre que ces tentatives de subventionnement par le critère national ne sont pas seulement absurdes dans un secteur en grande partie internationalisé, mais également contraires aux règles du jeu européennes. Ou comme l'avait dit M. Biltgen par rapport au positionnement de la nouvelle Commission européenne dans l'affaire: "Nous ne voulons pas réveiller des chiens dormants."



Doit-on s'attendre à un remake de la version 2003 de la remise du Filmpräis, plutôt ringarde?
(photo: CNA)